

Un aspect de la religion de l'ancienne Egypte

Autor(en): **Nagel, Geo**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **23 (1935)**

Heft 97

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

*A Monsieur le professeur P. Humbert,
pour son 50^{me} anniversaire.
Hommage de reconnaissance.*

UN ASPECT DE LA RELIGION DE L'ANCIENNE EGYPTTE

L'étude des textes religieux de l'ancienne Egypte est souvent décevante. Les représentations du culte qui couvrent les monuments répètent éternellement les mêmes gestes et les mêmes formules. Les grandes collections de textes funéraires ne présentent à première vue qu'obscurités et contradictions. Dans les récits mythologiques il est malaisé de faire le triage entre ce qui est fait réel et ce qui n'est que le fruit de la fantaisie de l'écrivain. Les hymnes aux dieux ne manquent ni de grandeur ni de majesté ; si les allusions aux légendes des dieux nous restent trop souvent obscures, nous y trouvons, à côté des formules stéréotypées, des accents émouvants. Un lecteur non prévenu n'y trouvera pourtant que quelques diamants mêlés à beaucoup de gangue. Si beaux qu'ils soient, ils gardent toujours la beauté un peu guindée d'un magnifique chant liturgique ample et solennel.

C'est ailleurs qu'il nous faut chercher les sentiments plus intimes, les indications sur les relations du fidèle avec son dieu que nous ne pouvons qu'entrevoir entre les lignes des textes officiels et cérémonieux. Il y a bien des années déjà que l'attention des chercheurs a été attirée sur un groupe de monuments qui nous donnent de la religion égyptienne un tout autre aspect⁽¹⁾. Lorsque Erman, en 1911⁽²⁾, publiait le plus intéressant de ces textes qui venait d'entrer

(1) ERMAN, *La religion égyptienne* (trad. Vidal) 1907, p. 118 s. ; *Die Religion der Ägypter*. 3^e éd., 1934, p. 139 s. BREASTED, *The Development of Religion and Thought in Ancient Egypt*. 1912, p. 344 s. — (2) ERMAN, *Denksteine aus der thebanischen Gräberstadt*, dans *Sitzungsberichte der Preuss. Akad. Wiss.*, 1911, p. 1086-1110 et pl. XVI. L'étude a été reprise par GUNN, *The Religion of the Poor in Ancient Egypt*, dans *Journal of Egyptian Archeology*, III, 1916, p. 81-94.

au musée de Berlin, il pouvait faire le point et souligner le grand intérêt de ces monuments. Ils proviennent tous des ouvriers de la nécropole royale de Thèbes⁽¹⁾. Ces hommes forment un groupe bien défini dans la population de la capitale de l'empire. Ce sont eux qui sont chargés de creuser les tombes dans la Vallée des Rois et dans celle des Reines. Ils sont dirigés par deux chefs. A côté des simples ouvriers nous trouvons des sculpteurs, des peintres et des scribes. Ils avaient leur village à Deir el Médineh, en bordure de la vallée du Nil et à proximité immédiate de leurs chantiers de travail. C'est un groupe assez restreint qui se perpétue dans ces fonctions de la XVIII^e à la XX^e dynastie. Nous les connaissons surtout sous la XIX^e dynastie. A côté de leur village se trouvent leurs tombes creusées dans la montagne. Ils nous ont laissé un grand nombre de monuments funéraires, des papyrus administratifs ou littéraires et d'innombrables ostraca, éclats de calcaire ou tessons de pots servant de brouillon pour les comptes, de feuilles d'exercice pour les apprentis scribes ou peintres. Beaucoup de leurs monuments sont entrés dans les musées d'Europe au début du siècle dernier déjà. Depuis les fouilles systématiques de l'Institut français d'archéologie orientale, nous commençons à connaître d'un peu plus près tous ces gens.

Ils ont leurs petites chapelles particulières dans lesquelles ils font leurs dévotions aux rois défunts et aux dieux, souvent à des dieux secondaires, comme Toueris, l'hippopotame, ou Merseger, la déesse serpent. Dans l'ensemble leurs tombes et leurs monuments ne se distinguent pas des autres tombes et des autres monuments funéraires thébains de cette époque. Ce sont les mêmes formules religieuses, les mêmes chapitres du Livre des Morts que l'on inscrit dans les tombes, les mêmes scènes de funérailles et les mêmes représentations de divinités.

Pourtant, dans cet ensemble de documents, certains sortent de l'ordinaire. A côté des formules courantes, à côté des prières stéréotypées, ils nous donnent des conceptions que nous n'avons pas l'habitude de rencontrer sur les monuments de l'Égypte. Au lieu de nous décrire les hauts faits et les attributs des dieux, ils nous montrent les sentiments personnels qui remplissent le cœur des fidèles à l'égard de leur dieu. Celui-ci n'est plus le dieu tout-puissant, régnant dans le ciel et dirigeant les destinées du monde et des hommes, c'est

(1) ČERNÝ, *L'identité des « serviteurs dans la place de Vérité » et des ouvriers de la nécropole royale de Thèbes*, dans *Revue de l'Égypte ancienne*, II, 1929, p. 200-209.

un dieu plein de bonté qui s'intéresse à ses adorateurs. Dans sa justice il châtie le coupable, il envoie les maladies, mais c'est lui aussi qui guérit et console. Il s'inquiète du pauvre persécuté par les puissants et il le délivre. Nous sommes bien loin des hymnes solennels dans lesquels les prêtres se bornent à chanter la sagesse et la puissance infinies de leurs dieux, plus loin encore des recueils de magie dans lesquels l'homme apprend à parler aux dieux avec l'autorité nécessaire pour les employer à son service. Nous sommes, par contre, tout près des psalmistes de la Bible⁽¹⁾ ; les uns comme les autres crient à la divinité leur misère et attendent son secours miséricordieux.

Je voudrais donner ici quatre de ces monuments choisis parmi les plus intéressants et chercher dans les textes contemporains des rapprochements possibles, qui nous permettront de voir si ces textes sont seuls à nous apporter certaines idées ou si nous les trouvons aussi dans les textes les plus orthodoxes. Je donnerai d'abord la traduction de ces quatre textes, renvoyant à la suite l'étude des textes parallèles.

I. BERLIN N° 20 377. STÈLE DE NEBRĒ

BIBLIOGRAPHIE

- Texte : ERMAN, *Denksteine*, p. 1087 s., pl. XVI.
 » *Religion*³, pl. 5.
Ägyptische Inschriften zu Berlin, II, p. 158-162.
- Traduction : ERMAN, *Denksteine*, p. 1087 s.
 » *Religion*³, p. 142.
 » *Literatur*, p. 383 s.
- BREASTED, *Development*, p. 350 s.
- GUNKEL, *Reden und Aufsätze : Ägyptische Danklieder*, p. 141 s.
- RÖEDER, *Urkunden zur Religion d. A. Äg.*, p. 52 s.
Textbuch zur Religionsgeschichte (GRAPOW), p. 262.
- GUNN, *Journal of Egyptian Archeology*, III, 1916,
 p. 83 s.

La partie supérieure de la stèle représente la statue d'Amon devant son temple dont on voit le pylône orné de quatre mâts. NebrĒ age-

(1) Voir appendice.

nouillé devant lui lève les mains en signe d'adoration. Au-dessus du dieu nous lisons :

Amonrē, seigneur des Trônes des Deux Terres⁽¹⁾, le dieu grand, le premier de Karnak, le dieu auguste qui exauce la prière, qui vient à la voix du pauvre dans l'affliction, qui laisse respirer le malheureux.

Au-dessus de l'orant :

Donner gloire à Amonrē, seigneur des Trônes des Deux Terres, le premier de Karnak, se prosterner devant Amon-de-la-Ville, le dieu grand, le maître de ce sanctuaire grand et beau, pour qu'il donne à mes yeux de voir ses beautés ; pour le *ka* du peintre d'Amon, Nebrē, le justifié.

La partie inférieure de la stèle est occupée par l'hymne proprement dit. Dans le coin, à droite en bas, nous trouvons quatre personnages, groupés deux par deux, agenouillés, les bras levés dans le geste habituel de l'adoration, ce sont les fils de Nebrē.

Donner gloire à Amon :
Je veux lui faire des hymnes à son nom,
Je veux le louer jusqu'au haut des cieux,
et jusqu'aux extrémités de la terre.
Je veux raconter sa puissance à celui qui descend
comme à celui qui remonte le fleuve.

Prenez garde à lui !
Redites-le au fils et à la fille,
aux grands et aux petits.
Dites-le aux générations,
aux générations qui ne sont pas encore nées.
Dites-le aux poissons qui sont dans l'eau,
aux oiseaux qui sont dans le ciel.
Redites-le à celui qui l'ignore,
comme à celui qui le connaît.
Prenez garde à lui !⁽²⁾

C'est toi Amon qui es le protecteur de celui qui se tait,
qui viens à la voix du pauvre.
Je t'invoque quand je suis affligé,
tu viens et tu me sauves.
Tu laisses respirer le malheureux,
et tu me sauves quand je suis accablé.

(1) = Karnak. — (2) Erman a déjà souligné le remarquable parallélisme inversé que nous avons entre les deux parties de cette strophe.

C'est toi Amonrē, seigneur de Thèbes,
 qui sauves celui qui est dans la Douat⁽¹⁾,
 car tu es celui qui est proche (?).
 Si quelqu'un crie à toi,
 c'est toi qui viens, même de loin.

Le peintre d'Amon dans la Place-de-Vérité⁽²⁾, Nebrē, le justifié, fils du peintre dans la Place-de-Vérité Pay... a fait cela au nom de son seigneur Amon, seigneur de Thèbes, qui vient à la voix du malheureux. Il a fait des hymnes à son nom à cause de la grandeur de sa puissance. Il lui a adressé des prières devant toute la terre à cause du peintre Nekhtamon, le justifié, qui était couché, malade à la mort, la puissance d'Amon était sur sa gorge⁽³⁾. J'ai trouvé que le Maître des dieux est venu avec le vent du Nord⁽⁴⁾, les souffles rafraîchissants étaient devant lui. Il a sauvé le peintre d'Amon, Nekhtamon, le justifié, le fils du peintre d'Amon dans la Place-de-Vérité, Nebrē, le justifié, mis au monde par la dame Pasched, la justifiée. Il dit :

Comme le serviteur est disposé (?) à faire le mal,
 le maître est disposé à être miséricordieux.
 Le seigneur de Thèbes ne passe pas un jour en colère,
 s'il s'irrite, ce n'est que pour un instant.
 Cela ne dure pas,
 son souffle nous est de nouveau favorable.
 Amon crée (?) avec ses vents.
 Aussi vrai que tu vis, tu es miséricordieux.
 Celui qui s'est détourné ne le renouvellera pas.

Fait par le peintre dans la Place-de-Vérité, Nebrē, le justifié. Il dit :

Je ferai cette stèle à ton nom,
 j'y éterniserai par écrit cet hymne,
 si tu ne sauves le peintre Nekhtamon.
 Je l'ai dit et tu m'as écouté :
 voici, je fais ce que j'ai dit.
 Tu es le Seigneur pour celui qui crie à toi,
 Tu es celui qui se plaît dans la justice,
 O Seigneur de Thèbes.

Fait par le peintre Nebrē [et son] fils le scribe Khay.

(1) Le séjour des morts. — (2) Ce terme peut désigner d'une façon générale la nécropole thébaine ; il s'applique aussi d'une manière plus précise au village des ouvriers à Deir el Médineh. — (3) Erman, suivi par Gunn, traduisait tout d'abord « à cause de son péché ». Une meilleure lecture de signe lui a fait corriger en « la puissance d'Amon était sur lui à cause de sa vache » (cf. GUNKEL, *Reden*, p. 142, ERMAN, *Literatur*, p. 383). Cette traduction ne me satisfait pas ; celle que je propose est mieux en harmonie avec le reste de la stèle et les textes similaires. — (4) Le vent régulier qui, jour après jour, apporte un peu de fraîcheur à l'Égypte.

II. TURIN N° 102. STÈLE DE NEFERABOU

BIBLIOGRAPHIE

- Texte : MASPERO, *Recueil de Travaux*, II, p. 109, 110 (reproduit dans *Etudes de Mythologie et d'Archéologie*, II, p. 405, 406).
 LANZONE, *Dizionario di mitologia egizia*, pl. CXXV.
 ERMAN, *Denksteine*, p. 1098-1100.
 BRUYÈRE, *Mert Seger à Deir el Médineh*, p. 205, 206 et fig. 106.
- Traduction : MASPERO, *Recueil*, II, p. 110. (*Etudes*, II, p. 406, 407.)
 ERMAN, *Denksteine*, p. 1098-1100.
 RÆDER, *Urkunden*, p. 57.
 ERMAN, *Religion*³, p. 141.
 GUNN, *Journal*, III, p. 86, 87.
Textbuch zur Religionsgeschichte (GRAPOW), p. 263, 264.
 BRUYÈRE, *Mert Seger*, p. 207.
Religionsgeschichtliches Lesebuch 10. *Ægypten* (KEES), p. 45.

La partie droite de la stèle est occupée par la représentation de la déesse Merseger ; elle a la forme d'un serpent à trois têtes, elle est adossée à la montagne et devant elle se trouve un autel chargé d'offrandes ; elle est appelée :

Merseger⁽¹⁾, dame du ciel, maîtresse des Deux Terres dont le surnom est la Cime de l'Occident⁽²⁾.

Le texte suivant accompagne cette représentation :

Adorer la Cime de l'Occident, se prosterner devant son *ka*. Je t'adore, écoute mes supplications, car je suis un juste sur terre (?)

Fait par le serviteur dans la Place-de-Vérité, Neferabou, le justifié.

[J'étais] un homme ignorant et insensé,
 je ne savais pas ce qui est bien ou mal.
 J'ai péché contre la Cime
 et elle m'a infligé un châtement.

(1) Merseger est une déesse serpent de la région thébaine ; non loin de Deir el Médineh, elle avait un sanctuaire dans une grotte sur le chemin qui conduit à la Vallée des Reines. — (2) La Cime de l'Occident est très probablement la montagne qui, comme une pyramide gigantesque, se dresse entre la Vallée des Rois et celle des Reines. Elle domine toute la région de Deir el Médineh.

Je fus dans sa main, nuit et jour,
 j'étais assis sur les briques comme une femme en travail⁽¹⁾,
 Je réclamais de l'air et il ne venait pas à moi.
 Je m'humiliai⁽²⁾ devant la Cime de l'Occident, la Très Puissante,
 et devant tous les dieux et toutes les déesses,

Voici, je le dirai aux grands et aux petits de la troupe :
 Prenez garde à la Cime !
 un lion est à l'intérieur de la Cime.
 Elle frappe comme frappe le lion sauvage,
 elle poursuit celui qui pêche contre elle.

J'ai crié à ma Dame
 et je l'ai vu venir comme le souffle rafraîchissant.
 Elle fut miséricordieuse envers moi,
 après m'avoir fait voir la puissance de sa main.
 Elle revint à moi miséricordieuse,
 elle me fit oublier la maladie qui pesait sur moi.

Voyez la Cime de l'Occident est miséricordieuse
 quand on l'invoque.

Dit par Neferabou, le justifié, il dit :

Voici, que toutes les oreilles qui sont sur terre l'entendent :
 Prenez garde à la Cime de l'Occident !

III. BRITISH MUSEUM N° 589. STÈLE DE NEFERABOU

BIBLIOGRAPHIE

- Texte : MASPERO, *Recueil*, II, p. 110 s.
 ERMAN, *Denksteine*, p. 1100 s.
 Traduction : MASPERO, *Recueil*, II, p. 110 s.
 ERMAN, *Denksteine*, p. 1100 s.
 GUNN, *Journal*, III, p. 88 s.
 RÆDER, *Urkunden*, p. 58.
Textbuch zur Religionsgeschichte (GRAPOW), p. 263.

Sur le recto de la stèle, nous voyons Ptah assis devant une table d'offrandes ; il y a également quatre oreilles⁽³⁾, deux yeux et le signe *ka*,

(1) Voir la note de SPIEGELBERG sur Exode 1, 16, dans *Aeg. Randglossen zum A. T.*, p. 19. — (2) Pour le sens de ce mot rendu différemment par les autres traducteurs, cf. ERMAN-GRAPOW, *Wörterbuch d. Äg. Sprache*, V, 22/3. — (3) Nous possédons un certain nombre de stèles (en général de provenance memphite) avec

IV. CAIRE, OSTRACON N° 25 206. PRIÈRE DU JUSTE PERSÉCUTÉ

BIBLIOGRAPHIE

Texte : ERMAN, *Gebete eines ungerecht Verfolgten*, dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, t. 38, p. 19 s. Texte I.

DARESSY, *Ostraca, Catalogue général du Musée du Caire*, p. 41 et pl. XXXV.

Traduction : ERMAN, *Gebete*, p. 19 s.

RÆDER, *Urkunden*, p. 46 s.

SCHARFF, *Aegyptische Sonnenlieder*, p. 77 s.

Cet ostracon a été trouvé avec beaucoup d'autres dans les déblais de la tombe de Ramsès IV dans la Vallée des Rois. Il a été très probablement écrit par l'un ou l'autre des ouvriers occupés à travailler dans cette tombe. A côté de quelques ostraca du même genre, il y en avait d'autres donnant des brouillons de pièces administratives concernant les ouvriers.

[Eveille toi] bien ! Horus qui parcourt le ciel,
 Le rejeton sorti du Phallus,
 L'enfant de la flamme, étincelant de ses rayons,
 Qui chasse obscurités et ténèbres,
 Enfant qui grandit, aux formes agréables,
 Qui se pose à l'intérieur de son œil sacré⁽¹⁾,
 Qui réveille les hommes sur leurs nattes,
 Et les reptiles dans leurs trous.

Ta barque navigue sur le lac de feu,
 Tu traverses le ciel avec ses vents.
 Les deux filles du Nil frappent pour toi Apophis,
 Set le tue de ses flèches.
 Geb le [frappe] (?) sur la colonne vertébrale,
 Selkis le saisit à la gorge.
 Il est consumé par les flammes des serpents
 qui sont sur les portes de sa demeure ⁽²⁾
 La Grande Ennéade se lève contre lui,
 ils se réjouissent de son massacre.

(1) Allusion à une représentation du dieu solaire sous la forme d'un enfant assis à l'intérieur du disque du soleil. — (2) Le petit édicule qui abrite le soleil dans sa barque est couronné d'une frise de serpents destinés à écarter les ennemis du dieu.

Les Enfants d'Horus prennent leurs couteaux,
ils lui font de nombreuses blessures.
Réjouis-toi, ton ennemi est abattu,
La justice⁽¹⁾ reste devant toi.

Quand tu as de nouveau ta forme d'Atoum⁽²⁾,
tu tends les mains aux maîtres de la Douat⁽²⁾.
Ceux qui dorment adorent tous ensemble tes beautés,
quand ta lumière brille sur leurs visages.
Ils te disent leur désir
que tu leur accordes encore ta vue.
Quand tu as passé plus loin, les ténèbres les voilent de nouveau
et chacun reste dans son cercueil.

Tu es un seigneur dont on peut se glorifier,
Tu es un dieu parfait et éternel,
Le juge, chef des juges,
Celui qui établit la justice et attaque le péché.
Fais qu'on me juge avec celui qui m'a fait du mal.
Vois, il est plus puissant que moi !
Il m'a ravi mon emploi, il me l'a pris par tromperie.
Rends-le moi !
Voici, je le vois.....
Il est parmi les pécheurs (?).

* * *

Avant d'examiner dans le détail les points de contact avec d'autres textes, il est une question que nous devons nous poser : nos trois premiers textes sont-ils oui ou non des ex-voto de guérison ? La question est importante pour la compréhension de nos textes et elle mérite que nous nous y arrêtions. Les égyptologues qui les ont étudiés l'ont à peine soulevée, c'est Gunkel qui l'a posée⁽⁴⁾. Après avoir montré l'étroit rapport de pensée qui existe entre nos textes et les psaumes bibliques, il croit pouvoir affirmer que, lorsqu'il est question de cécité, il ne s'agit pas d'une infirmité physique, mais d'un déficit moral. Le texte (III) : « Il me fit voir les ténèbres en plein jour »⁽⁵⁾ il

(1) Ou la victoire. — (2) La forme du soleil durant la nuit. — (3) Durant le jour la barque du soleil traverse le ciel, pendant la nuit elle traverse l'autre Monde et à son passage les morts s'éveillent pour un instant. — (4) *Reden*, p. 147 s. — (5) Cf. « Tu me fais voir les ténèbres que tu fais », *Turin*, stèles N° 279, 299, 318.

ne l'interpréterait pas « en plein jour, comme un aveugle, il m'était impossible de voir mon chemin », mais « le malheur s'abattit sur moi au milieu d'une vie insouciant ». A propos du texte : « Puisse-t-il faire que mes yeux voient mon chemin pour aller »⁽¹⁾, qui se trouve sur une de ces stèles de Deir el Médineh, il cite différents passages bibliques comme : « Eternel, fais-moi connaître tes voies, enseigne-moi tes sentiers »⁽²⁾, qui ne sont certainement pas à prendre à la lettre.

Le rapprochement serait intéressant et probant si nulle autre solution n'était satisfaisante. Gunn, sans discuter à fond la question, admet la cécité physique comme beaucoup plus probable⁽³⁾. Non seulement elle apparaît souvent dans ce petit groupe de textes⁽⁴⁾, mais encore en Egypte, à toutes les époques, la cécité et les maladies des yeux ont été courantes. Pour nos ouvriers, elles étaient favorisées par leur travail au fond des tombes avec un éclairage plus que rudimentaire. Erman, répondant sans doute à l'interprétation de Gunkel, a signalé sur un ostracon de Berlin⁽⁵⁾ une lettre du peintre Pai (le père de Nebrē du texte I) à son fils Prahoteb ; elle apporte un appui indirect précieux à l'interprétation la plus simple de nos textes :

Ce que le peintre Pai dit à son fils, le peintre Prahoteb :

Ne te détourne pas de moi, je ne vais pas bien. Ne cesse pas de me pleurer, car je suis dans les ténèbres. Mon Seigneur Amon s'est détourné de moi. Apporte-moi du miel pour mes yeux et encore de la graisse... et du stibium véritable. Fais-le donc ! Fais-le donc ! Ne suis-je pas ton père ? Je suis vraiment malheureux. Ai-je besoin de mes yeux, ils ne sont plus là.

Nous avons là un cas bien précis de mal d'yeux chez un de nos ouvriers et c'est sans violenter les textes que nous pouvons garder cette interprétation.

Dans les textes I et II l'allusion aux « souffles rafraîchissants » et les mots « la puissance d'Amon était sur sa gorge » (si ma traduction est exacte) semblent bien faire allusion à une maladie de poitrine sans que nous puissions préciser.

Dans le premier texte nous avons la mention parfaitement claire que Nekhtamon était « malade à la mort » ; dans le second l'allusion

(1) *British Museum*, stèle N° 276. — (2) Ps. xxv, 4. Cf. Ps. v, 9, xvi, 11, xviii, 33, etc. — (3) *Loc. cit.*, p. 86, 89. — (4) *British Museum*, N° 276, 374, 589. *Turin*, N° 279, 299, 318. — (5) *Berlin*, Pap. II 247. ERMAN, *Der Brief eines Kranken an seinem Sobn*, dans *Amtl. Berichte aus der Preuss. Staatssammlungen*, XL, 1918, col. 62-65, fig. 35, 36. Le texte hiéroglyphique et la transcription de cet ostracon se trouvent aussi dans *Hieratische Papyrus*, III, pl. 35 et 35a.

aux souffrances de « la femme en travail » s'explique aussi plus naturellement s'il s'agit d'une maladie pour la guérison de laquelle on rend grâce à la divinité.

L'hypothèse de Gunkel peut, à première vue, sembler séduisante par son rapprochement avec les Psaumes, mais l'interprétation traditionnelle me semble beaucoup plus naturelle. Il est normal de la maintenir jusqu'à preuve du contraire.

* * *

Dans nos hymnes certaines parties restent tout à fait dans la ligne de ce que nous sommes habitués à rencontrer dans les textes religieux égyptiens qui ne se bornent pas à aligner les formules stéréotypées. Les hymnes solaires nous fourniraient de très nombreux parallèles à la description de la course du Soleil, de l'aide des dieux alliés et de sa victoire sur son ennemi Apophis, que nous lisons au début de l'ostracon du Caire. Dans les stèles aussi nous rencontrons les mêmes épithètes appliquées aux dieux que sur les autres monuments ; il est inutile de nous y arrêter.

Pour pouvoir apprécier l'originalité de nos prières, il faut les mettre en regard d'autres textes. À côté de documents provenant eux aussi des ouvriers de Deir el Médineh⁽¹⁾, nous citerons presque exclusivement des œuvres du Nouvel Empire, plus proches de nos textes par la pensée aussi bien que par le temps.

Les prières que nous lisons sur les papyrus qui ont servi d'exercices à des écoliers⁽²⁾ doivent être signalées à part. Elles sont généralement très courtes et se rapprochent beaucoup de celles que nous lisons sur nos monuments. Il se pourrait que ces textes ne soient pas complètement étrangers au groupe des ouvriers, scribes et peintres de Deir el Médineh.

Les grands hymnes seront notre source principale. L'hymne à

(1) MASPERO (*Recueil*, II (1880), p. 159-199 ; III (1882), p. 103-128 ; IV (1883), p. 125-151), a étudié tous les textes de Deir el Médineh connus à cette époque. C'est ERMAN (*Denksteine*, p. 1086-1110) qui a montré l'importance des onze monuments qu'il publiait. GUNN (*Journal*, III, 1916, p. 81-94) a repris cette étude et il y a ajouté deux textes. ERMAN (*Zeitschrift für äg. Sprache*, t 38, 1900, p. 19 s.) a publié, avec l'ostracon que nous traduisons, d'autres textes analogues de même provenance. — (2) L'ensemble de ces papyrus a été étudié par ERMAN, *Die äg. Schülerhandschriften* dans *Abhandlungen der Preuss. Akad. Wiss.*, 1925. Ceux qui contiennent des prières sont tous au British Museum parmi les papyrus Sallier et Anastasi. Ils sont traduits dans ERMAN, *Literatur*, p. 376-381.

Amon du musée du Caire⁽¹⁾ est le plus ancien. Il est du commencement du Nouvel Empire, avant la période d'Aménophis IV, et à cause de cela très important. Il est formé de plusieurs morceaux mis bout à bout. Il était probablement destiné au culte.

L'hymne à Amon du Musée de Leyde⁽²⁾ est de la XIX^e dynastie⁽³⁾. Il est de composition savante, chaque chapitre commence et se termine par un jeu de mots sur les noms de nombre. Ce n'est cependant pas un texte homogène ; l'auteur a dû puiser son inspiration, ou même ses textes, de droite et de gauche de manière à avoir le nombre de chapitres voulu.

Les hymnes des papyrus de Berlin, trouvés en même temps que les rituels d'Amon et de Mout, sont certainement des hymnes destinés au culte. Nous avons aussi des textes juxtaposés. Ces papyrus datent de la XXII^e dynastie et sont probablement d'origine thébaine.

Les textes d'El Amarna (fin de la XVIII^e dynastie)⁽⁵⁾, nous donneront peu de parallèles précis ; mais, témoins directs du mouvement politico-religieux d'Amenophis IV, ils méritent une place à part et sont un point de comparaison très utile.

Les textes sapientiaux du Moyen Empire⁽⁶⁾ nous apportent peu de chose, ceux du Nouvel Empire au contraire, *Maximes* d'Ani⁽⁷⁾ et d'Amenemope⁽⁸⁾, nous montrent des préoccupations analogues à celles de nos textes.

* * *

La meilleure manière de nous rendre compte de la différence profonde qui existe entre nos textes et les hymnes que nous rencontrons

(1) Texte hiéroglyphique dans MARIETTE, *Pap. ég. du Musée de Boulaq*, II, pl. 11-13. Cf. MÖLLER, *Hieratische Lesestücke*, II, pl. 32-34 (une partie seulement). Cf. GREBAUT, *Hymne à Amon Ra* (1874). Traduction dans ERMAN, *Literatur*, p. 350-358. — (2) Pap. I, 350. Publié par GARDINER, *Hymns to Amon from a Leiden Papyrus*, dans *Zeitschrift f. äg. Sprache*, 42, 1905, p. 12-42. Cf. ERMAN, *Der Leidener Amons-hymnus* dans *Sitzungsberichte der Preuss. Akad. Wiss.*, 1923, p. 62-81. Traduction dans ERMAN, *Literatur*, p. 363-373. — (3) Il date probablement du règne de Ramsès II. Cf. GARDINER, *loc. cit.*, p. 13. — (4) Les textes hiéroglyphiques se trouvent dans *Hieratische Papyrus*, II, pl. 1-26. Le pap. 3048 a été étudié par WOLF, *Der Berliner Ptah-Hymnus* dans *Zeitschrift f. äg. Sprache*, 64, 1929, p. 17-44. Le papyrus 3050 est traduit par SCHARFF, *Aeg. Sonnenlieder*, p. 80-87. — (5) Je cite les textes d'après DAVIES, *The Rock Tombs of El Amarna*, vol. I-VI, 1903 s. — (6) Je les cite simplement d'après ERMAN, *Literatur*. — (7) Cf. ERMAN, *Literatur*, p. 194-302. — (8) Cf. LANGE, *Das Weisheitsbuch des Amenemope*, 1925.

sur les murs des temples ou dans les papyrus est d'en citer un. Ce fragment est pris un peu au hasard, mais il caractérise bien ce genre de littérature (1).

Hommage à toi, Ptah, père des Dieux,
 Tanen, aîné des dieux primordiaux.
 Dieu magnifique, aux formes nobles (?),
 Grand par la terreur [qu'il répand], chef de la Grande Place,
 Sa puissance s'étend au loin, ses formes sont magnifiques,
 Grand par sa force, il saisit par son pouvoir.
 Puissance magnifique, bien aimé,
 Dieu au beau visage dont la majesté est née d'elle-même,
 Seigneur à la Double Plume(2), à la parure éclatante,
 Le brillant qui fait vivre les dieux,
 Le rayonnant qui se lève à son horizon,
 Celui qui éclaire les Deux Terres de son éclat,
 Seigneur de la lumière,
 Brillant d'éclat quand il se lève pour tout homme,
 Le vivant quand il ouvre les ténèbres,
 Disque solaire brillant,
 Il traverse le ciel et parcourt la Douat,
 Qu'il soit loin ou qu'il soit près, on ne connaît pas son....

 Qui s'est enfanté lui-même alors que rien n'existait,
 Qui a façonné la terre selon le dessein de son cœur,
 Sa forme est née [d'elle-même],
 Tu es celui qui enfante tout ce qui est,
 qui engendre et crée tout ce qui existe.

Ces hymnes insistent surtout sur la puissance de la divinité, créatrice de toutes choses ; les épithètes s'accumulent à la gloire de Dieu et parfois, comme dans notre texte IV, nous avons de longues allusions aux légendes des dieux. Dans nos textes le ton est tout différent, c'est aussi la puissance de la divinité que l'on exalte, mais on n'en parle guère qu'en fonction de l'orant. Ce n'est pas le dieu créateur et providence de l'univers, mais le dieu qui a montré sa puissance et sa bienveillance à l'égard de celui qui le prie.

Nous y trouvons aussi des affirmations générales. Dieu « se plaît dans la justice » (I), il est « le seigneur de vérité » (III). Mais il est aussi « le juge, chef des juges, celui qui établit la justice et attaque le péché » (IV). Des textes analogues nous disent pareil-

(1) *Berlin Papyrus* N° 3048, 2/2-3/2. Cf. WOLFF, *Zeitschrift f. äg. Sprache*, 64, 1929, p. 18, 19. — (2) Allusion à la coiffure dont s'ornent plusieurs divinités.

lement que Dieu est « le juste juge qui n'accepte aucune gratification »⁽¹⁾. Amon est « un vizir pour le pauvre ; il n'accepte aucune gratification injuste... Amon juge la terre avec son doigt, il parle au cœur ; il condamne le pécheur à l'enfer⁽²⁾, mais il conduit à l'occident⁽³⁾ le juste »⁽⁴⁾. Ailleurs les dieux sont souvent appelés « seigneur de vérité », mais nous trouvons aussi des indications plus précises sur la justice divine. On recommande au vizir à son entrée en charge : « N'oublie pas de juger selon la vérité, Dieu a en horreur que l'on soit partial »⁽⁵⁾. Amenemope, lui, reste dans les généralités quand il nous déclare que « la justice est le grand don de Dieu »⁽⁶⁾.

Quand ils parlent des châtements de Dieu, nos textes sont bien loin des banalités générales. Neferabou nous déclare sans ambages : « J'ai péché contre la Cime et elle m'a infligé un châtement. Je fus dans sa main, nuit et jour, j'étais assis sur les briques comme une femme en travail, je réclamais de l'air et il ne venait pas à moi » (II). Plus loin il ajoute : « Prenez garde à la Cime!... elle frappe comme frappe le lion sauvage, elle poursuit celui qui pêche contre elle » (II). Nebrê, de son côté, nous dit que son fils « était couché, malade à la mort, la puissance d'Amon était sur sa gorge » (I). Dans son second monument Neferabou généralise l'expérience qu'il a faite : « Gardez-vous de prononcer en vain le nom de Ptah. Voici, celui qui le prononce en vain périra. Il m'a rendu comme les bêtes de la rue quand j'étais dans sa main » (III).

D'autres monuments de Deir el Médineh nous ont conservé des déclarations analogues : « J'ai juré faussement devant la Lune à cause de... et elle me fit voir devant tout le pays combien grande était sa puissance »⁽⁷⁾ dit l'un des ouvriers, tandis qu'un autre déclare : « Tu m'as fait voir les ténèbres en plein jour »⁽⁸⁾.

Sous une forme moins précise, nous trouvons dans d'autres textes la même note : « Tu trouves celui qui pêche contre toi... malheur à celui qui t'attaque⁽⁹⁾, et sur un papyrus : « Ne me punis pas pour mes nombreux péchés »⁽¹⁰⁾. Ailleurs nous avons des affirmations analogues,

(1) *Caire Ostr.*, N° 25 207, 25 210. — (2) Littéralement « la porte où le soleil se lève » là où il consume les méchants. — (3) L'endroit où les morts peuvent entrer dans la barque du soleil pour participer à sa course. — (4) *Pap. Anast.*, II, 6/5 s. — (5) SETHE, *Einsetzung des Veziers*, p. 51, § 10. — (6) *Amenemope*, XXI, 5. — (7) *Turin Stèle 284*. ERMAN, *Denksteine*, p. 1103. — (8) *British Museum 374*. ERMAN, *Denksteine*, p. 1104. Cf. *Brit. Mus.* 276, 589 et *Turin 279, 299, 318*. — (9) *British Museum, Ostr.* 5656a. ERMAN, *Literatur*, p. 382. — (10) *Pap. Anast.*, II, 10/5 ss. ERMAN, *Literatur*, p. 379.

mais sous une forme beaucoup plus générale, au milieu d'autres manifestations de l'excellence divine : « Oh craignez-le, tremblez devant lui, devant le Dieu qui vous procure le nécessaire. Donnez gloire à sa force... C'est lui qui frappe l'injustice et anéantit le mensonge »⁽¹⁾. L'*Enseignement* pour le roi Merikare, après avoir énuméré tout ce que Dieu a fait pour les hommes, ajoute : « L'univers est disposé en leur faveur, mais il a tué ses ennemis et il a puni ses enfants à cause de ce qu'ils pensaient quand ils se sont révoltés... Il a tué parmi eux les rebelles comme chacun frappe son fils ou son frère. Dieu connaît⁽²⁾ chaque nom »⁽³⁾. Dans les *Maximes* d'Ani, le sage dit plus prosaïquement : « Célèbre les fêtes de ton Dieu... Dieu s'irrite contre celui qui pêche envers lui »⁽⁴⁾.

La puissance de Dieu ne se montre pas seulement quand il châtie, elle éclate tout autant aux yeux de chacun quand il sauve. « Le seigneur de Thèbes ne passe pas un jour en colère, s'il s'irrite ce n'est que pour un instant, cela ne dure pas, son souffle nous est de nouveau favorable » (I). « Celui qui vient vers toi le cœur troublé s'en retourne plein de joie et d'allégresse » dit un autre ouvrier d'une manière plus générale encore⁽⁵⁾.

Certains de nos monuments, ex-voto érigés après une délivrance ou une guérison, ne manquent pas de souligner le secours apporté par la divinité. « [La Cime de l'Occident] fut miséricordieuse envers moi, après m'avoir fait voir la puissance de sa main. Elle revint à moi miséricordieuse, elle me fit oublier la maladie qui pesait sur moi » (II). Ailleurs nous avons la prière avant la guérison, mais elle renferme, elle aussi, cette affirmation que Dieu peut guérir : « Voici tu me fais voir les ténèbres que tu fais. Si tu m'es propice, je proclamerai combien ta miséricorde est douce, ô Khonsou, pour le pauvre de ta ville⁽⁶⁾. » Et ailleurs : « Puisse-t-il faire que mes yeux voient mon chemin pour aller »⁽⁷⁾.

Dans les autres hymnes nous avons souvent l'affirmation que Dieu peut délivrer et sauver, mais il est très rare que nous ayons cette application plus précise : Dieu peut sauver de la maladie, il peut guérir. Nous la trouvons, cependant, dans un des chapitres du grand hymne à Amon du musée de Leyde. C'est un chapitre curieux qui ne

(1) Berlin Pap. 3048, 11/4, 5 et 12/1, 2. — (2) Il sait bien qui il doit punir. — (3) ERMAN, *Littérature*, p. 119. — (4) Ani 2/3-5, cf. ERMAN, *Littérature*, p. 295. — (5) Turin, Stèle 48. ERMAN, *Denksteine*, p. 1105. — (6) Turin, Stèle 299. ERMAN, *Denksteine*, p. 1104. — (7) British Museum, Stèle 276. ERMAN, *Denksteine*, p. 1097.

se meut pas dans le cercle d'idées habituelles ; il mérite d'être cité presque en entier⁽¹⁾ :

Celui qui chasse le mal et repousse les maladies,
 Le médecin qui guérit les yeux, sans avoir besoin de remèdes,
 Celui qui ouvre les yeux et guérit l'œil qui louche,
 C'est Amon.
 Il sauve, quand il le veut, même celui qui est dans la Douat,
 Il délivre du destin autant qu'il le peut,
 Il a des yeux et des oreilles sur chaque chemin pour celui qu'il aime,
 Il écoute les supplications de celui qui crie à lui,
 Il vient même de loin, en un instant, vers celui qui crie à lui,
 Il prolonge la vie et il la raccourcit,
 Il donne à celui qu'il aime plus que ce que le destin lui réservait,

 Il est de bon conseil au temps de l'effroi,
 Il est un souffle doux pour celui qui vient à lui,
 Il sauve celui qui est accablé,
 Le dieu favorable, aux desseins excellents,

 Il vaut mieux que des millions pour celui qui le garde en son cœur.
 Un homme seul est plus puissant par son nom que des centaines de milliers
 C'est un vrai protecteur,
 Le parfait qui saisit l'occasion, sans qu'on puisse le repousser.

Plusieurs des idées exprimées dans cet hymne se retrouvent dans la prière que Ramsès II adresse à son père Amon, lors de la bataille de Kadesch en Syrie. Il a été surpris par l'armée des Hittites qu'il croyait beaucoup plus loin. A un moment donné, il se trouve seul sur son char entouré d'ennemis et il s'adresse ainsi à son Dieu⁽²⁾ :

Je crie à toi, mon père Amon. Je suis au milieu d'étrangers que je ne connais pas ; tous les pays se sont ligués contre moi, je suis tout seul, aucun autre n'est avec moi ; mes soldats m'ont abandonné, aucun de mes charriers ne cherche à me secourir. Si je les appelle, aucun d'eux ne m'entend. Mais je crie et je vois qu'Amon est meilleur pour moi que des milliers de fantassins et que des centaines de mille charriers et que des dizaines de milliers de frères et de fils qui marchent bien unis. L'œuvre de beaucoup d'hommes est vaine, Amon vaut mieux qu'eux tous. Je suis venu jusqu'ici sur ton ordre et je ne me suis pas écarté de tes commandements. Je t'invoque à l'extrémité des terres et ma voix te parvient à Hermonthis⁽³⁾. Amon m'écoute

(1) *Leyde* Pap. I, 350. 3/14-22. Cf. GARDINER, *loc. cit.*, p. 29. ERMAN, *loc. cit.*, p. 66. C'est le chapitre 70^e (XI dans GARDINER, F dans ERMAN). — (2) Cf. ERMAN, *Literatur*, p. 330. MASPERO, *Histoire Ancienne*, II, p. 396 s. — (3) Localité dans les environs de Thèbes, qui doit représenter ici la capitale de l'empire.

et vient quand je l'invoque. Il me tend la main et je suis dans l'allégresse. Derrière moi il crie : « En avant ! En avant ! je suis avec toi, moi ton père ; ma main est avec toi. Je suis meilleur que des centaines de milliers d'hommes. C'est moi le seigneur de la victoire qui aime la force ».

Ce n'est pas seulement à la voix de roi Ramsès II qu'Amon accourt de loin pour le secourir dans le danger. L'hymne de Leyde disait déjà : « Il vient même de loin en un instant vers celui qui crie à lui ». Nos textes affirment presque la même chose : « C'est toi, Amonrē, seigneur de Thèbes, qui sauves celui qui est dans la Douat, car tu es celui qui est proche. Si quelqu'un crie à toi, c'est toi qui viens, même de loin » (I).

Les hymnes ne manquent pas de souligner parmi les manifestations de la puissance divine, son amour et sa bonté. « Louanges à toi ! Louanges à toi, Amonrē... Puissance aux nombreux noms qu'on ne connaît pas ; quoique tu sois loin de la vue, tu es proche pour entendre... quand il s'irrite et chasse ses ennemis. Le doux, le seigneur de miséricorde, plein d'amour, au cœur joyeux. Il écoute les supplications et vient quand on l'invoque »⁽¹⁾. « Rē est bon, l'ennemi est méchant »⁽²⁾ lit-on dans une litanie où les vertus de Rē sont opposées à la méchanceté et à l'impuissance de son ennemi Apophis. Dans un autre hymne nous lisons : « Ton amour⁽³⁾ se répand dans les Deux Terres, tes rayons brillent aux regards. C'est le bien-être des hommes quand tu te lèves ; les animaux sont abattus⁽⁴⁾ quand tu brilles. Ton amour est dans le ciel du sud et ta douceur dans le ciel du nord. Ta beauté gagne les cœurs. Ton amour fait tomber les bras ; ta belle forme rend les mains sans force, le cœur oublie quand on regarde vers toi »⁽⁵⁾.

Dans nos textes nous trouvons aussi cette affirmation générale surtout sous la forme : Dieu est miséricordieux⁽⁶⁾. Nous la trouvons aussi mieux définie : il a délivré ou il peut délivrer de tel ou tel malheur, il a guéri, il a sauvé. Nous avons déjà vu ces textes, il est inutile de les répéter.

Cette bonté de Dieu est également manifestée dans le soin qu'il prend du pauvre et du malheureux. Le faible est sûr de trouver en lui un refuge. Nebrē, dans sa stèle, y fait par trois fois allusion :

(1) *Berlin* Pap. 3049, 8/4-7. — (2) *Berlin* Pap. 3050, 4/7. — (3) C'est-à-dire : ton action bienfaisante. — (4) Ici et plus loin cet abattement est considéré comme un bienfait. — (5) Hymne à Amon du Musée du *Caire* 5/6-6/2. — (6) I, II. Cf. *Turin*, Stèles 48, 299, 309, 318.

« Amonrē... qui exauce la prière, qui vient à la voix du pauvre dans l'affliction, qui laisse respirer le malheureux », « C'est toi Amon qui es le protecteur de celui qui se tait, qui viens à la voix du pauvre. Je t'invoque quand je suis affligé, tu viens et tu me sauves. Tu laisses respirer le malheureux, tu me sauves quand je suis accablé » et plus simplement : « Amonrē, seigneur de Thèbes, qui viens à la voix du malheureux » (1).

D'autres textes de même provenance nous disent à peu près la même chose. Amon est « le dieu d'amour qui écoute la prière, qui [tend la main] au malheureux et sauve celui qui est accablé » (2). Un juste persécuté s'adresse ainsi à son dieu : « Tu es un juste juge qui n'accepte aucune gratification, qui élève celui qui n'était rien, qui protège le malheureux, mais ne tend pas la main au violent » (3). Sur un ostracon nous lisons qu'« Amon aide le pauvre, il ramène dans sa patrie celui qui est à l'étranger, il sauve celui qui est devant le seigneur » (3). Il vaut la peine de citer tout ce fragment d'une prière qui se trouve au dos d'une statuette d'un des chefs d'ouvriers de Deir el Médineh, nommé Amenemapet : « [Amon est] celui qui sauve le silencieux, qui délivre le pauvre, qui donne le souffle à celui qu'il aime, qui lui accorde une belle vieillesse à l'occident de Thèbes... Toi qui es un dieu pour moi, le maître des dieux, Amonrē, seigneur des Trônes des Deux Terres (4), donne-moi ta main, sauve-moi, brille pour moi et fais-moi vivre. Tu es le dieu unique, qui n'a point son pareil. C'est Rē qui se lève dans le ciel, c'est Atoum, le créateur des hommes. C'est lui qui écoute la prière de celui qui crie à lui, qui délivre l'homme de la main du violent. C'est lui qui fait venir le Nil pour leur nourriture, le beau conducteur de tout homme. Quand il se lève, les humains vivent, leur cœur vit quand ils le voient. C'est lui qui donne de l'air à celui qui est dans l'œuf, qui fait vivre les hommes et les oiseaux, qui crée la nourriture des souris dans leurs trous et même celle des vers et des puces » (5).

Ce ne sont pas les hymnes liturgiques qui nous fourniront des parallèles, la chose est facile à comprendre, mais nous en trouvons dans les prières plus spontanées : « O Thoth, puits délicieux pour celui

(1) Turin Naos 913. cf. ERMAN, *Denksteine*, p. 1108. — (2) Caire Ostracon, N° 25 207. — (3) Ostracon inédit de la collection Gardiner, cité en note par ERMAN, *Religion*, p. 448. — (4) C'est-à-dire Karnak. — (5) Berlin, statue N° 6910. *Aeg. Inschriften*, II, p. 63-71. Cf. RÖDER, *Urkunden zur Religion d. a. Aegypten*, p. 54-56. BREASTED, *Development of Religion*, p. 349, 350.

qui est assoiffé dans le désert ; il est fermé pour celui qui parle, mais il est ouvert pour celui qui se tait. Le silencieux vient et il trouve le puits, mais quand le violent vient, il est caché »⁽¹⁾. Sur un ostracon, dans un hymne qui célèbre le triomphe d'Amon après l'échec de la révolution d'Amenophis IV, nous avons cette strophe : « Amon, toi le berger qui de bonne heure veilles sur tes bestiaux, qui conduis celui qui est patient à l'herbage. Comme le berger conduit le bétail à l'herbage, ainsi Amon conduit vers le pain celui qui est patient, parce qu'Amon est un berger, un berger [qui n'est pas inactif] »⁽²⁾.

Dans les textes sapientiaux nous n'avons que des parallèles plus lointains : « Fais attention à celui qui veille sur le pauvre »⁽³⁾, « Dieu aime celui qui réjouit le pauvre plus que celui qui honore les puissants »⁽⁴⁾. Ani a des préoccupations analogues quand il nous dit que, lorsque la mère méprisée par son fils « lève les bras vers Dieu, il entend son cri »⁽⁵⁾ ou nous affirme que Dieu écoute sans qu'il soit besoin de beaucoup de paroles : « Ne parle pas beaucoup, c'est dans le silence que tu gagneras ce qui est bien... Dieu a en abomination les cris. Prie-le avec un cœur rempli de désirs, mais dont les mots soient secrets, il te fournira le nécessaire, entendra tes paroles et acceptera ton sacrifice »⁽⁶⁾.

* * *

Si nous passons à l'attitude de l'homme vis-à-vis de la divinité, nous trouvons une différence plus grande encore entre nos monuments et les textes religieux ordinaires de l'ancienne Egypte. Dans les textes magiques, nous voyons l'homme, grâce aux formules qu'il connaît et qu'il sait prononcer de la bonne manière, imposer aux dieux ses volontés, les contraindre à se mettre à son service. Ailleurs nous voyons les prêtres rendre aux dieux les services qu'ils réclament et attendre en retour leur bénédiction et leur protection. Quand il s'agit de relations plus personnelles avec la divinité, nous avons beaucoup moins de textes. Le plus célèbre est ce que l'on appelle, bien à tort, la *Confession négative* du Livre des Morts. C'est bien plutôt une déclaration d'innocence que le mort proclame en arrivant devant Osiris qui doit juger les défunts avant de les recevoir dans

(1) *Pap. Sallier*, I, 8/2 ss. ERMAN, *Literatur*, p. 378. — (2) *British Museum Ostr.* 5656a. ERMAN, *Literatur*, p. 382. — (3) *Amenemope*, 14/19. — (4) *Amenemope*, 26/14, 15. — (5) *Ani* 7/3. Cf. BREASTED, *Development of Religion*, p. 353. — (6) *Ani* 3/1-4. Cf. BREASTED, *Development of Religion*, p. 355.

son paradis. Cette déclaration nous atteste un sentiment moral assez développé et pourtant les fautes proprement morales se mêlent indistinctement à des fautes simplement religieuses ou cultuelles. En voici un extrait donnant l'essentiel de la partie proprement morale :

Voici, je suis venu vers toi, je t'ai apporté la justice,
 J'ai pour toi éloigné les péchés,
 Je n'ai pas commis de péché contre les hommes,
 Je n'ai tué aucune bête [destinée au sacrifice],
 Je n'ai pas commis de faute dans la Place-de-Vérité (1),
 Je ne connais pas le mal,
 Je n'ai rien fait de mauvais,

 Je n'ai pas dépouillé le pauvre de son bien,
 Je n'ai rien fait de ce dont Dieu a horreur.

 Je n'ai laissé personne avoir faim,
 Je n'ai fait pleurer personne,
 Je n'ai ni tué, ni fait tuer,

 Je n'ai ni augmenté, ni diminué la mesure,
 Je n'ai pas raccourci l'empan (2).

 Je suis pur, je suis pur, je suis pur, je suis pur (3).

Immédiatement après, dans la plupart des textes, nous trouvons une seconde *Confession* adressée celle-ci, article par article, aux quarante-deux juges de l'autre Monde. Elle n'est pas identique à la première, mais elle s'en rapproche beaucoup et elle est exactement dans le même ton (4).

Ce texte, qui se trouve dans presque tous les exemplaires du Livre des Morts, est unique sous cette forme-là. Dans les stèles funéraires nous trouvons pourtant des passages analogues, dans lesquels on fait l'éloge du défunt en déclarant qu'il est irréprochable et qu'il n'a commis aucune faute. Dès l'Ancien Empire nous rencontrons de ces déclarations d'innocence, mais ce n'est qu'au Nouvel Empire que nous en avons qui peuvent soutenir la comparaison avec celles du Livre des morts. Le plus souvent nous n'avons que quelques affirma-

(1) Il s'agit ici de la Nécropole en général. — (2) Var. : l'*aroure*, mesure de longueur pour les champs. — (3) NAVILLE, *Aeg. Todtenbuch*, I, pl. CXXXIII, II, p. 278 ss. — (4) NAVILLE, *Aeg. Todtenbuch*, I, pl. CXXXIV et CXXXV.

tions très générales ; la stèle de Béki⁽¹⁾ nous donne une forme plus développée :

Je fus un vrai juste, exempt de péchés, ayant mis Dieu dans son cœur et sage grâce à lui. Je suis venu à cette ville qui est dans l'Éternité après avoir fait le bien sur la terre : je n'ai pas affligé, je n'ai pas fauté, mon nom n'a été prononcé sur aucune action vile d'injustice, quelle qu'elle fût ; mais je me suis réjoui de dire la vérité, car je sais qu'elle est utile à qui la fait toujours sur terre jusqu'au trépas et que c'est une défense parfaite pour qui l'a dite, en ce jour où il arrive au Tribunal qui discerne les intentions, juge les dispositions, punit le pécheur et tranche son âme. De mon existence je ne commis de fautes : je n'eus pas d'accusateur. Aucune injustice ne me fut imputée par devant eux ; mais je sortis de là justifié et je fus récompensé là parmi les féaux passés à leur double.

Ces fragments suffisent à montrer le ton général de ce mouvement religieux : le défunt arrive tête haute devant les dieux, il est innocent, il n'a commis aucun péché, bien plus il a accompli la justice, il a donc droit à toutes les faveurs. Ces déclarations témoignent certainement d'une vie morale intéressante, surtout si nous les comparons aux textes dans lesquels nous voyons le mort, armé de toutes les formules magiques, menacer les dieux et les contraindre en quelque sorte à lui ouvrir les portes de l'autre Monde.

Sur nos monuments nous ne trouvons plus ce fier aveu, mais l'orant confesse humblement son péché devant la divinité ; il s'accuse de fautes précises : « Je suis un homme qui a juré faussement devant Ptah, seigneur de vérité » (III). Un autre ouvrier de Deir el Médineh nous déclare aussi : « Je suis un homme qui a juré faussement devant la Lune »⁽²⁾. Neferabou, lui, avoue : « J'ai péché contre la Cime et elle m'a infligé un châtiment » (II), sans que nous sachions exactement de quelle faute il s'agit.

Dans d'autres de nos textes nous n'avons plus l'aveu d'une faute précise, mais la reconnaissance d'un état de péché. Nebrē nous déclare que les hommes sont « disposés à faire le mal » (I), tandis que Neferabou s'accuse plus directement : « J'étais un homme ignorant et insensé, je ne savais pas ce qui est bien et ce qui est mal » (II).

Nous ne nous attendons pas à trouver pareil aveu dans les hymnes officiels chantés dans le culte, mais c'est en vain aussi que nous le

(1) *Turin*, Stèle N° 156. Cf. DRIOTON, *Contribution à l'étude du chap. CXXV du Livre des Morts*, dans Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, fasc. 234 (Recueil Champollion), p. 545 ss. — (2) *Turin*, Stèle 284. ERMAN, *Denksteine*, p. 1102 s.

cherchons sur les stèles funéraires des grands personnages de l'empire qui nous vantent les mérites des défunts. Le seul parallèle, mais combien émouvant, se trouve dans une courte prière au dieu Rē, qui se lit dans un manuscrit d'école⁽¹⁾ : « Ne me punis pas pour mes nombreux péchés. Je suis un homme qui ne se (?) connaît pas, je suis un insensé... ».

Il est facile de comprendre que, sur les monuments funéraires, on aime étaler ses vertus et que l'on préfère énumérer les péchés que l'on n'a pas commis plutôt que ceux que l'on a commis. Si les « déclarations d'innocence » nous révèlent un idéal moral qui n'est pas à dédaigner, nous y trouvons aussi un pharisaïsme orgueilleux qui nous choque. C'est probablement ce sentiment qui faisait dire à Amenemope : « Ne dis pas : je n'ai aucun péché... »⁽²⁾. Nos textes de Deir el Médineh sont seuls à nous apporter cet aveu de culpabilité, et ce n'est pas leur moindre intérêt.

J'ai péché, j'ai été puni, disent nos textes, mais ils se hâtent d'ajouter : Dieu m'a sauvé et je veux chanter ma reconnaissance et mettre mes frères en garde contre les fautes qui m'ont mérité le châtement. « Donner gloire à Amon ; je veux faire des hymnes à son nom... Prenez garde à lui ! » (I). « Je le dirai aux grands et aux petits de la troupe : Prenez garde à la Cime ! ...elle poursuit celui qui pêche contre elle... Voici, que toutes les oreilles qui sont sur terre l'entendent : Prenez garde à la Cime de l'Occident ! » (II). « Je dirai sa puissance à celui qui l'ignore et à celui qui la connaît, aux petits et aux grands : Prenez garde à Ptah, seigneur de vérité ! » (III). Les mêmes idées reviennent souvent dans les monuments de Deir el Médineh appartenant à cette catégorie : « Je dirai ta puissance aux poissons dans le fleuve, aux oiseaux dans le ciel. Ils⁽³⁾ doivent le dire aux enfants de leurs enfants : Prenez garde à la Lune ! »⁽⁴⁾ Une autre stèle dit plus simplement : « Je veux le louer, je veux réjouir son âme afin qu'il me soit propice chaque jour »⁽⁵⁾.

Sur un papyrus du British Museum nous trouvons la même idée exprimée à la fin d'une prière adressée à Thoth : « Viens à moi et veille sur moi, je suis un serviteur de ta maison. Laisse-moi parler de tes hauts faits en quelque pays que je sois. Alors la foule des hommes

(1) *Pap. Anastasi*, II, 10/5 s. Cf. ERMAN, *Literatur*, p. 379. — (2) *Amenemope*, XIX, 18. — (3) Il doit manquer un membre de phrase mentionnant les hommes qui doivent entendre parler de la puissance divine afin de la redire à leurs enfants. — (4) *Turin* stèle 284, cf. ERMAN, *Denksteine*, p. 1103. — (5) *Turin*, stèle 299, cf. ERMAN, *Denksteine*, p. 1104.

diront : « Ce que fait Thoth est grand ! et ils viendront avec leurs enfants afin de les marquer⁽¹⁾ pour ton service »⁽²⁾.

Dans les hymnes liturgiques nous ne pouvons pas nous attendre à trouver le parallèle exact, mais nous avons l'équivalent sous une forme beaucoup plus générale :

Salut à toi qui as créé toutes ces choses,
 Le seul, l'unique, aux mains nombreuses,
 Qui passe la nuit à veiller sur les hommes qui reposent,
 Qui cherche le bien-être de son troupeau.
 Amon par qui (?) toutes choses subsistent, Atoum, Harmakhis.
 Louange à toi ! disent-ils tous,
 Hommage à toi ! parce que tu as pris de la peine pour nous,
 Adoration à toi ! parce que tu nous a créés.
 Salut à toi ! disent toutes les bêtes,
 Hommage à toi dans tous les pays
 jusqu'au haut du ciel
 jusqu'aux extrémités de la terre
 jusque dans les profondeurs de la mer.
 Les dieux se prosternent devant ta majesté
 Pour exalter la puissance de leur créateur.
 Ils se réjouissent quand s'approche celui qui les a engendrés
 Et ils lui disent : Viens en paix !
 Toi, le père des pères de tous les dieux,
 Qui as soulevé le ciel et étendu la terre.
 Qui as fait ce qui est et créé ce qui existe⁽³⁾.

Il vaut la peine de citer aussi ce passage du grand hymne à Aten qui se trouve dans la tombe d'un des hauts fonctionnaires d'Amenophis IV, à El Amarna :

Le matin, quand tu te lèves à l'horizon
 Et que tu brilles comme soleil dans la journée,
 Tu chasses les ténèbres.
 Quand tu dispenses tes rayons,
 Les Deux Terres sont dans la joie.
 [Les hommes] s'éveillent et se lèvent sur leurs pieds,
 Car tu les fais se tenir debout ;
 Ils lavent leur corps et prennent leur vêtement,
 Leurs bras adorent ton lever,
 Et dans tout le pays, ils accomplissent leurs travaux.
 Tous les bestiaux se réjouissent de leur nourriture,

(1) Comme on marque le bétail. — (2) *Pap. Anastasi*, V, 9/2 s. ERMAN, *Littérature*, p. 377. — (3) Hymne à Amon du Musée du Caire, 6/7-7/7.

Les arbres et les plantes verdissent,
 Les oiseaux volent hors de leurs nids,
 Ils élèvent leurs ailes pour t'adorer,
 Tous les animaux gambadent sur leurs pieds,
 Les oiseaux et tout ce qui vole⁽¹⁾ vivent,
 Quand tu te lèves pour eux.
 Les bateaux montent et descendent le fleuve,
 Tous les chemins sont ouverts quand tu te lèves.
 Les poissons dans l'eau sautent devant toi
 Quand tes rayons pénètrent dans les profondeurs de l'eau⁽²⁾.

Cet hymne à Aten est plus éloigné encore de nos textes, mais tous les deux sont intéressants par le tableau qu'ils nous donnent de toutes les créatures célébrant leur créateur. Ce que ces hymnes liturgiques exposent sur le plan général, nos textes le transposent sur le plan particulier. L'orant veut raconter à toutes les créatures la gloire du dieu qui l'a sauvé, afin que toutes puissent, en connaissance de cause, célébrer sa gloire par toute la terre.

* * *

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de cette comparaison ? Il est en tout cas impossible de souscrire au jugement trop entier de Gunn⁽³⁾ : « Dans ces stèles votives nous trouvons la manifestation d'une émotion religieuse que nous chercherions en vain en Egypte aussi bien avant qu'après, jusqu'à l'époque chrétienne ; il n'y a aucune théologie, aucun sentiment de rupture avec l'orthodoxie ou avec le passé ; cette adoration s'adresse aussi bien aux grands dieux qu'aux divinités locales populaires ; mais l'attitude personnelle de l'adorateur est radicalement différente ». La caractéristique qu'il donne de ces textes est juste, mais il généralise trop hâtivement. Un peu plus loin, du reste, il signale pourtant que les mêmes idées, ou des idées analogues, se retrouvent dans des textes contemporains d'autres provenances.

Erman est beaucoup plus prudent ; sans méconnaître ce qui fait l'originalité de nos textes, il montre plus sommairement que nous ne l'avons fait, mais d'une manière pertinente⁽⁴⁾, que les mêmes sentiments se rencontrent dans les textes contemporains. Il ne pose pas

(1) Les insectes. — (2) DAVIES, *El Amarna*, VI, pl. XXVII, l. 4-6. — (3) *Journal*, III, p. 92. — (4) ERMAN, *Denksteine*, p. 1108-1110. Il résume un travail antérieur qui n'a pas été publié. Il se borne à indiquer les textes similaires et les idées qui se rencontrent de part et d'autre.

la question d'une influence étrangère et je crois que cela vaut mieux.

Gunn est assez réservé sur ces influences étrangères possibles. Blackman, lui, est plus catégorique⁽¹⁾. Parlant de la littérature lyrique en Égypte et dans le monde sémitique, il admet des influences réciproques : l'Égypte a appris aux Sémites à comprendre la nature, tandis que ceux-ci lui ont enseigné le sentiment du péché. Cette influence s'est exercée par le moyen des très nombreux prisonniers de guerre syriens emmenés en Égypte sous les XVIII^e et XIX^e dynasties. Il ne précise pas davantage, mais il cite nos textes comme trahissant nettement cette influence sémitique par le sentiment qu'ils ont du péché.

Théoriquement l'idée serait parfaitement soutenable, mais ce qui l'infirmes le plus sérieusement, c'est le fait que les gens de Deir el Médineh, d'où proviennent nos textes, ne semblent pas du tout trahir dans leurs autres monuments une influence sémitique particulière. Nous ne rencontrons pas chez eux les divinités de Syrie et ils ne portent pas des noms sémitiques durant les quelques siècles où nous les connaissons par le menu. C'est dans la région de Memphis que nous constatons des traces certaines d'influences sémitiques, c'est là que nous rencontrons des colonies étrangères ; or tous nos textes sont thébains.

Les parallèles que nous avons cités montrent en tout cas que les monuments de Deir el Médineh ne sont pas seuls à exprimer ces idées. Elles se rencontrent dans plusieurs textes contemporains. Nos monuments n'ont pas non plus de contact particulièrement étroit avec les textes d'El Amarna et il est impossible de les rattacher au mouvement d'Amenophis IV.

Postuler une influence étrangère serait, à mon avis, un non-sens, tant que nous n'avons pas de témoignages plus clairs et indiscutables de cette influence. Dans l'état actuel de nos connaissances nous devons admettre que c'est là un développement interne de la religion égyptienne.

Il ne s'en suit pas qu'il faille sous-estimer l'originalité de nos textes ; la comparaison que nous avons faite la souligne bien. Les idées se retrouvent ailleurs, mais les ouvriers de Deir el Médineh leur donnent une forme spontanée que nous chercherions en vain ailleurs. Ils racontent leurs expériences religieuses directes en nous donnant,

(1) BLACKMAN, *The Psalms in the Light of Egyptian Research*, dans *The Psalmist*, éd. par D. C. SIMPSON, 1926, p. XIII et p. 197.

parfois, toutes les précisions nécessaires. Nous ne pouvons nous attendre à trouver cela dans les hymnes liturgiques officiels, mais nous aimerions le rencontrer plus souvent dans les textes plus personnels.

Ce ne peut pas non plus être la religion plus ou moins hermétique d'un petit groupe, car les mêmes personnages et leurs collègues de Deir el Médineh nous ont laissé de très nombreux monuments qui ne se distinguent en rien des autres monuments religieux de l'Égypte à cette époque.

Parler de religion populaire, comme le fait Erman, n'explique pas tout. Encore faudrait-il démontrer pourquoi et comment ces tendances ont pu se développer dans ce milieu de Deir el Médineh, tout petit groupe au sein de l'innombrable plèbe de la ville de Thèbes. Je serais tenté de croire que c'est par hasard que seuls sont parvenus jusqu'à nous les monuments de ce genre érigés par les ouvriers royaux. A Deir el Médineh, villages, tombes et sanctuaires se trouvaient tout à fait en dehors de la zone cultivée, les ruines sont arrivées plus intactes jusqu'à nous. Tout ce qui se trouvait dans les agglomérations urbaines a irrémédiablement souffert. Les temples eux-mêmes avec leurs énormes murailles n'y ont pas toujours résisté. Les ex-voto déposés par les fidèles dans ces grands temples ou dans les sanctuaires plus modestes qui devaient exister dans les villes ont été détruits ou gisent encore sous les décombres. Cela n'explique que la localisation de nos monuments, leur origine plus ou moins lointaine reste dans le mystère.

Quand nous connaissons mieux la vie religieuse du début du Nouvel Empire qui aboutit à la révolution politico-religieuse d'Amenophis IV, quand nous la connaissons surtout par des textes moins officiels que ceux qui couvrent les temples ou les tombes des grands personnages du royaume, bien des points s'éclaireront. Alors certainement nos stèles s'intégreront plus étroitement dans la série des monuments religieux de l'Égypte. Jusque là nous devons laisser subsister des points d'interrogation et surtout ne pas postuler à la légère des influences étrangères que rien n'oblige à admettre sans conteste.

Geo NAGEL

APPENDICE

RELATION DE NOS TEXTES AVEC LES PSAUMES BIBLIQUES

Dans une Revue de Théologie, il n'est pas inutile de signaler les points de contact qui peuvent exister entre nos textes et les psaumes que nous lisons dans l'Ancien Testament. Cette comparaison est utile à la compréhension des uns comme des autres. Gunkel, dans son article⁽¹⁾, l'a fait de façon excellente et je lui emprunte beaucoup.

Nos textes I et II sont des prières de reconnaissance, tandis que III et IV sont des requêtes, des plaintes d'un orant encore au sein de la souffrance. Il n'est pas toujours possible de distinguer les deux genres qui se recouvrent beaucoup ; même dans la souffrance, l'orant a la certitude du secours de son Dieu.

Dans les chants de reconnaissance⁽²⁾ comme dans les plaintes⁽³⁾ le psalmiste décrit les souffrances qui l'ont frappé ou qui le frappent. Ces souffrances, souvent physiques, sont le fruit de son péché⁽⁴⁾. Si Dieu irrité a frappé, sa colère ne dure pas⁽⁵⁾. Si la délivrance n'est pas encore là, il est certain que son Dieu ne tardera pas à le secourir⁽⁶⁾. Quand il est sauvé, le psalmiste veut, lui aussi, que tous sachent sa reconnaissance envers la puissance et la bonté de son Dieu⁽⁷⁾. Il loue Dieu, même s'il n'est pas encore délivré⁽⁸⁾. Il veut dire sa reconnaissance aux générations futures⁽⁹⁾ ; la création entière doit s'associer à la louange de l'Eternel⁽¹⁰⁾. Pour le psalmiste aussi, Dieu est celui qui s'occupe du pauvre et du malheureux⁽¹¹⁾.

Le rapprochement entre les textes ne se borne pas seulement à une similitude d'expression ; sur les stèles égyptiennes comme dans les psaumes, nous avons la même ambiance. Les sacrifices et tous les gestes cultuels sont passés sous silence. ils ne semblent pas intervenir dans les relations entre le fidèle et son Dieu. Dans les textes égyptiens nous n'avons pas trace de polythéisme, le dieu, auquel

(1) GUNKEL, *Reden und Aufsätze*, p. 145 s. — (2) Ps. XVIII, 5 ; XXX, 8 ; XXXII, 3 ; CXVI, 3 ; Jonas II, 3 s. — (3) Cf. Ps. XXVII, 12 s. ; LIV, 5 ; LXIV, 2 s ; CXL, 2 ; CXLII, 7. — (4) Cf. Ps. XLI, 5 ; CVII, 11, 17 ; Esaïe LIX, 2. — (5) Ps. XXX, 6. — (6) Cf. Ps. III, 8 ; VI, 10 ; XIII, 6 ; XVI, 10 ; XLII, 6. — (7) Cf. Ps. XVIII, 50 ; XXX, 5 ; XXXII, 11 ; XXXIV, 2 s. ; LXVI, 1. — (8) Cf. Ps. VII, 18 ; XXII, 26 s. — (9) Cf. Ps. XXII, 31. — (10) Cf. Ps. CXLVIII et le cantique des trois jeunes Hébreux dans la fournaise. Cf. dans un autre contexte, Es. I, 2. — (11) Cf. Ps. IX, 1 ; XL, 18 ; LXIX, 34 ; LXXXVI, 10 ; LXXXII, 3.

l'orant s'adresse, existe seul pour lui en cet instant. Que nous ayons Ptah, Amon, Merseger la déesse serpent, ou Yahveh, les sentiments restent les mêmes et il suffirait parfois de changer les noms pour faire passer un texte d'un pays à l'autre.

Il faut cependant signaler que dans les psaumes bibliques nous avons moins de précisions que dans ceux de l'Égypte qui nous disent clairement que c'est pour tel et tel péché que tel malheur s'est abattu sur le fidèle. Cela s'explique aisément par le caractère différent des textes ; les psaumes, destinés au culte, ont perdu les éléments trop individuels, tandis que nos stèles restent des monuments tout à fait personnels.

Il serait oiseux de vouloir en quelques lignes parler de l'influence des uns sur les autres. Pour le faire, il faudrait étudier toute l'hymnologie orientale et nos connaissances sont encore trop fragmentaires pour qu'une étude de ce genre puisse être profitable. La comparaison entre ces deux groupes de textes est cependant instructive, parce qu'elle nous montre que les mêmes sentiments peuvent en d'autres siècles et sous d'autres cieux s'exprimer de la même manière. La connaissance des uns enrichit la compréhension des autres.

G. N.
